

C'est également au Portage La Prairie, que fut livré le dernier combat entre Aborigènes, dont il est fait mention dans notre province. A tort ou à raison, un traiteur métis du nom de Picheito fut accusé de n'avoir pas été étranger à cet événement. Ce métis s'était construit une maison sur les bords de l'Assiniboine. Elle était considérée à cette époque comme fort élégante pour le pays : elle était même couverte en bardeau, ce qui était alors un luxe fort rare. L'origine de cet individu, tenait un peu du roman. Son père, qui était Anglais pur sang, était né au Détroit. Pendant la guerre de 1812, il n'était encore qu'un enfant, lorsque les Sauvages, dans une de leurs excursions, l'enlevèrent et l'entraînèrent à leur suite dans leurs courses vagabondes. La famille qui l'avait adopté, vint s'échouer au fort Francis. Lorsque Wolseley se rendit au fort Garry en 1870, le père de Picheito s'offrit à lui servir de guide. Wolseley fut surpris de rencontrer ainsi un Blanc, incorporé à la tribu des Ojibwés. Ses traits, ainsi que la couleur de ses yeux accusaient trop une origine européenne, pour que Wolseley pût s'y méprendre. D'ailleurs ses parents adoptifs ne lui en avaient pas fait un secret et lui avaient raconté minutieusement les détails de son enlèvement. Wolseley, que cette aventure intéressait, muni de ces renseignements, fit des recherches et retrouva les parents de son guide. Ce dernier consentit à retourner au Détroit, auprès des siens. Toutefois, la nouvelle existence qu'il y mena, pesait lourdement sur sa nature, formée au sein de la sauvagerie.

On ne saurait croire, en effet, ce qu'offre d'entraînement, cette vie facile et sans contrainte, au milieu des bois ou des prairies, pour quiconque y a goûté. On cite quelques cas de sauvagesses ou de femmes métisses, qui, ayant épousé des Canadiens-Français, au service de la Compagnie de la Baie d'Hudson, allèrent demeurer dans la Province de Québec, avec leurs maris. Elles se considéraient comme prisonnières et hors de leur élément dans le nouveau milieu où elles se trouvaient. Quelques unes demandaient comme une faveur, de porter le costume qui leur rappelait le pays de leurs ancêtres. Comme les plantes qu'on dépose en terre, loin du ciel qui les a vues naître, elles dépérissaient d'ennui et demandaient à respirer encore l'atmosphère natal. Rien de pénible, en effet, comme de briser avec les habitudes de famille, une fois qu'elles ont pris racine. Donc, le père de Picheito, après un court séjour, au Détroit, résolut de secouer le joug de la civilisation et de retourner à la